Télérama

CINÉMA



HOLDING LIAT

Brandon Kramer

D'Israël aux États-Unis, le combat du père d'une otage du Hamas. Et le portrait stupéfiant d'un pays malade, où tout dialogue est rompu.

7 octobre 2023. Dans un kibboutz du sud d'Israël, les terroristes du Hamas kidnappent Liat et Aviv Atzili, un couple de quadragénaires israélo-américains. Pendant des mois, le réalisateur **Brandon Kramer,** membre éloigné de la famille, va suivre le quotidien des parents de Liat, en s'intéressant tout particulièrement au combat de Yehuda, le père, qui entreprend un voyage aux États-Unis pour essayer de s'entretenir avec le président Joe Biden et plusieurs sénateurs maniant parfaitement la langue de bois.

Holding Liat n'est pas un documentaire sur l'attente du retour des otages. C'est un cri d'alerte bouleversant sur un pays *«malade»*, pour reprendre les mots du cinéaste Nadav Lapid. De jour en jour, Yehuda va chercher à faire entendre sa voix dans les réunions de parents d'otages, mais aussi dans certains séminaires organisés par des Juifs religieux, que l'homme n'hésite pas à taxer de *«fanatiques»*, ne comprenant pas la politique israélienne. Dans la ligne de mire de Yehuda, il y a aussi le Premier ministre Benyamin Netanyahou, critiqué pour sa soif de revanche contre les Palestiniens et son omniprésence sur la scène médiatique.

Le film parvient à dresser un portrait nuancé de la société israélienne, dans laquelle les libéraux et les conservateurs peinent à communiquer. Et ce jusqu'au cœur des familles, comme le montre Tal, sœur de Liat, tenant des propos embarrassants, à l'encontre des idées de son père. Dans une dernière partie émouvante, Liat finira par rentrer à la maison, sans blâmer pleinement ses ravisseurs. La caméra peut alors se poser, pour lui permettre de raconter son histoire, et de critiquer, à son tour, la riposte du gouvernement israélien sur la bande de Gaza. ▷ *Yohan Haddad*

Documentaire, États-Unis (1h37). En salles.

Le Monde

Dans l'intimité d'une famille prise en otage

Le réalisateur Brandon Kramer revient sur la façon dont il a abordé l'enlèvement de proches par le Hamas

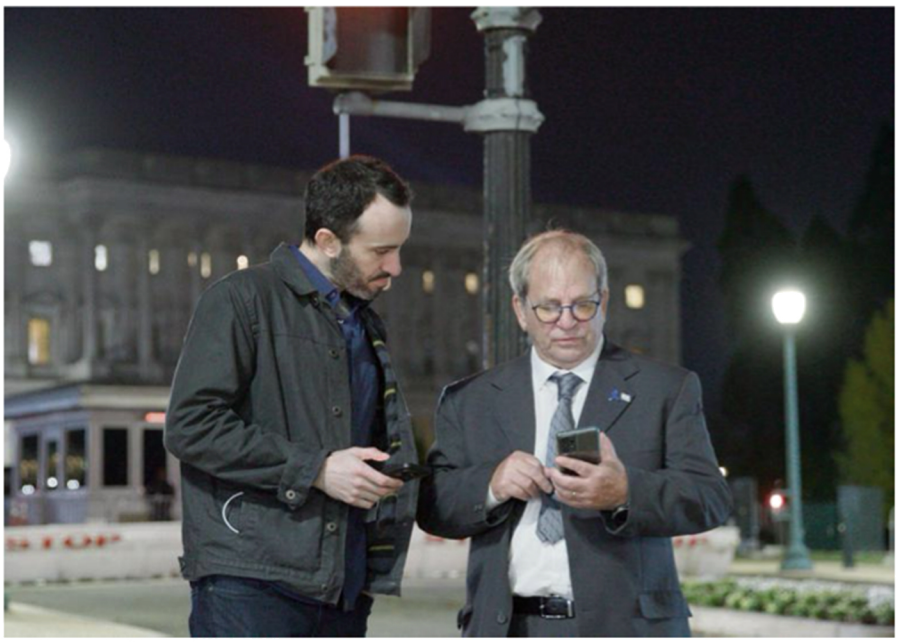
© DR

RENCONTRE

Lorsque, le 7 octobre 2023, Brandon Kramer apprend que Liat et Aviv ont été enlevés par le Hamas, son premier geste est naturellement de prendre des nouvelles. Cousin éloigné, c'est depuis leur kibboutz de Nir Oz, aujourd'hui dévasté, que, vingt ans plus tôt, ce réalisateur américain a découvert Israël. Il a revu le couple à peine quelques semaines plus tôt, à Portland, dans l'Oregon, pour une bar-mitsva.

Yehuda, le père de Liat, qu'il joint au téléphone, lui apprend alors qu'il compte venir à Washington *« faire pression »* pour la libération de sa fille et des otages. Yehuda et sa femme, installés en Israël depuis le début des années 1970, ont en effet, comme leur fille, la double nationalité. Brandon Kramer, lui, habite Washington. Lorsque Yehuda débarque, il prend sa caméra, au cas où… Et c'est ainsi que démarre le tournage du documentaire *Holding Liat*.

« On s'est dit tout d'abord qu'on allait simplement documenter la situation. Et puis j'ai senti dans mes tripes ce sentiment de toucher quelque chose de profond et complexe. » Yehuda milite depuis toujours pour la paix. Il est résolument opposé au premier ministre israélien, Benyamin Nétanyahou, qu'il juge responsable de la crise. *« Cette situation-là, on ne la montrait pas, on ne l'avait vue nulle part : un père d'otage qui refuse que l'enlèvement de sa fille soit utilisé comme la justification d'une violence à l'encontre des Palestiniens »*, remarque le réalisateur.



Brandon Kramer (à gauche) et Yehuda Beinin, lors du tournage du documentaire « Holding Liat ». L'ATELIER DISTRIBUTION

« Le film m'a changé, je n'avais jamais approché la violence d'aussi près. C'est quelque chose qui me hante »
BRANDON KRAMER

« Microcosme des fractures »

Avec son frère aîné, Lance, Brandon Kramer réalise et produit depuis quinze ans des documentaires aux Etats-Unis avec leur maison de production, Meridian Hill Pictures. Le premier a fait des études de journalisme ; le cadet, d'anthropologie sociale et de cinéma. *« Enfants, on faisait des films ensemble,* raconte-t-il. *J'ai été formé à l'école du cinéma vérité, celle de Robert Drew, de Jean Rouch, de Frederick Wiseman : suivre l'histoire sans intervenir, en documentant simplement la complexité de ce qui apparaît à la caméra ; montrer les nuances de façon très intime ; donner au public l'espace pour se faire ses propres conclusions, sans dire quoi ressentir, ou quel message politique en tirer – ce qui est particulièrement difficile lorsque vous vous frottez à un sujet aussi sensible que le conflit israélo-palestinien. »*

« J'ai senti dans mes tripes ce sentiment de toucher quelque chose de profond et complexe »
BRANDON KRAMER

Lui, dont les documentaires (*City of Trees, The First Step…*) s'appliquent à raconter les conflits humains en filmant au plus près des visages et des émotions – avec en toile de fond la nécessité du dialogue comme ressort démocratique – découvre, là, dans sa propre famille, *« un microcosme des fractures et débats que l'on retrouve partout, positions politiques, identités différentes, manières parfois antagonistes de regarder les événements, d'affronter le deuil. Seul un proche pouvait obtenir ce que nous avons filmé. J'étais là en permanence, à la fois pour tourner, mais aussi comme membre de la famille. Avec Yoni Brook, coproducteur, qui tenait la caméra la plupart du temps, nous dormions à même le sol devant leur chambre d'hôtel pour pouvoir intervenir très vite ».*

Entre le père militant pour la paix, le fils qui a échappé miraculeusement au massacre et voudrait châtier les coupables, la sœur qui aimerait laisser la politique en dehors et l'oncle de Portland qui a quitté Israël au bout de deux ans lorsqu'il a pris conscience que son kibboutz utopiste était implanté sur deux anciens villages palestiniens, les lignes de fuite sont complexes et divergentes. *« Mon éthique de réalisateur, c'est de ne jamais regarder mes protagonistes de haut. Je ne veux pas les juger, mais les comprendre,* affirme le réalisateur. *Il y a eu bien sûr des moments difficiles où j'allais trop loin, trop vite. Mais quand j'ai jugé que le film était fini, je l'ai montré individuellement à chacun, quitte à modifier s'ils m'avaient dit se sentir mal compris ou mal à l'aise. Rien n'a été changé. »*

A quoi tient la force de *Holding Liat* ? Cette sensation d'être touché au cœur, au plus près de cette famille ? D'avoir vécu ce drame, alors qu'aucune image de violence n'est montrée ? *« Une des premières choses que m'a apprises mon mentor, Gordon Quinn* [le cofondateur de Kartemquin Films, un collectif de documentaristes de Chicago multi-oscarisés], *c'est que, lorsqu'on filme une scène, la personne qui écoute est souvent plus intéressante que la personne qui parle. »*

« Importance de partager le film »

Liat sera finalement libérée au bout de cinquante-quatre jours. *« En quelques heures, elle a d'abord appris que ses trois enfants étaient vivants puis, le lendemain, qu'Aviv, son mari, était mort. Et, dans la foulée, qu'on filmait sa famille depuis pratiquement le début. Elle a hésité à participer. Elle ne voulait pas être sous les projecteurs. Je lui ai laissé toute latitude. Finalement elle a totalement participé. Aujourd'hui, elle accompagne le film, à Londres, à New York… »*

Brandon Kramer, lui-même, vient de passer l'année à parcourir le monde pour la sortie du documentaire. *« Le film m'a changé, je n'avais jamais approché la violence d'aussi près, été aussi proche de ceux qui la subissent. C'est quelque chose qui me hante. Mais aussi important que fut le tournage du film, le partager l'est plus encore. Quand vous montrez un tel film, vous ressentez la peine, la colère et l'angoisse qui agite la salle. Nous traversons un tel moment de division, les gens sont si en colère, le monde tellement polarisé !* constate le réalisateur que l'on attrape par visioconférence à Tokyo. *J'ai dû le présenter plus d'une centaine de fois dans une vingtaine de pays. Si vous saviez le nombre de gens qui m'ont dit : "Si tu montres ton film, il va y avoir des mouvements de protestation, les projections vont être annulées". Pas une ne l'a été. Certes, elles donnent parfois lieu à des débats animés. Il y a des désaccords, et c'est OK. J'ai dû apprendre à donner de la place à des gens agressifs, à affronter le manque d'empathie en m'interdisant de réagir. Parce que je ne pense pas qu'on puisse arriver à une paix quelconque sans sortir de sa bulle. »*

Il est 11 heures du soir à Tokyo. A l'écran, Brandon Kramer a l'air fatigué et vaguement triste. Il ferme les yeux lorsqu'il cherche le mot juste : *« J'ai de l'espoir… L'attitude de Liat, après sa libération, qui dit qu'elle refuse que son enlèvement par le Hamas et la mort de son mari ne soient instrumentalisés, que son trauma et sa douleur ne soient utilisés pour justifier d'autres actes de violence, ça, cela me donne de l'espoir. Car je pense que ses valeurs sont importantes par les temps qui courent. »*

Il s'est pris la tête dans les mains. On lui demande s'il pleure. Il grimace. Relevant sa tête, il affiche un sourire contrit : *« C'est un moment si difficile. La violence ne s'arrête jamais. Voir les dirigeants de ce monde instrumentaliser les peurs des uns contre les autres, utilisant la haine pour perpétuer la guerre… la mort de milliers de personnes chaque jour. Sans doute, j'ai de l'espoir, mais le niveau de destruction et de dévastation est tel que c'est de plus en plus dur de s'y raccrocher. »*

La veille de l'entretien, il était à Hiroshima : *« Une expérience remuante. Après ma visite au musée, j'ai retrouvé une amie dont la grand-mère a survécu à la bombe atomique, et j'essayais d'évoquer ce que cela me faisait d'être là en tant que citoyen d'un pays qui a tué 200 000 personnes avec un simple largage de bombe. Et comment, deux générations plus tard, nous avons réussi malgré tout à être capables de se parler, de se comprendre. »*

Tout récemment, Liat est retournée vivre au kibboutz de Nir Oz. Sa maison a été reconstruite. Elle a repris ses deux emplois, comme professeure d'histoire au lycée, et au mémorial de la Shoah de Yad Vashem. Et, à 50 ans, elle est très active au sein du Parents Circle Families, association israélienne regroupant des familles juives et palestiniennes qui ont perdu des gens chers. *« Tout cela fait partie du travail de guérison, c'est sa façon de survivre, et de ne pas laisser un pouce à la haine. »* ■

LAURENT CARPENTIER

Défendre l'humanité envers et contre la douleur

Brandon Kramer a filmé au plus près et en temps réel sa famille durant la captivité de deux des leurs, emmenés à Gaza en octobre 2023

HOLDING LIAT

●●●●○

Depuis le 7 octobre 2023, voici le tout premier film évoquant le sort des otages israéliens détenus par le Hamas à sortir sur un écran français. Deux autres sont annoncés dans les mois qui suivent. On en déduirait à tort qu'un temps de décantation aura été nécessaire pour ce faire. Un nombre non négligeable de films ont été réalisés en Israël sur le sujet durant la captivité des otages, dont le très beau *A Letter to David* (2025) du cinéaste Tom Shoval, consacré à l'un de ses acteurs séquestré à Gaza, David Cunio.

Aucun de ces films ne sera toutefois parvenu à se frayer un chemin jusqu'aux salles françaises, en raison du boycott sinon officiel, du moins efficient, qui s'est mis en place dans la filière à l'encontre de la production israélienne lors de la désastreuse escalade qui s'est ensuivie à Gaza. De fait, plus un seul film israélien – si l'on excepte *Oui* (2025) de Nadav Lapid, production majoritaire française signée par un Israélien en exil, et *No Other Land*, documentaire signé par un collectif israélo-palestinien – n'est sorti en France depuis trois ans.

Coproduit par le réalisateur Darren Aronofsky aux Etats-Unis, *Holding Liat* est en tout état de cause passionnant. Réalisé dans la filiation du cinéma direct par le documentariste Brandon Kramer, son origine est circonstancielle. Apparenté à un couple d'otages enlevés au kibboutz Nir Oz – Liat et Aviv Atzili –, Kramer se met immédiatement dans les pas des parents de Liat – un couple de juifs américains de gauche partis s'installer en Israël dans les années 1970 – lors des négociations qui vont les amener à plaider la cause de leur fille, qui fait partie des douze otages américains enlevés, et de son mari auprès des instances politiques à Washington.

La question de la distance

On sait combien, dans le genre documentaire, la réactivité, le flair, la saisie par les cheveux d'un moment exceptionnel assure à lui seul une partie de la réussite du film. Le macabre compte à rebours qui est ici en jeu se pose à cet égard un peu là. Encore y faut-il un talent et des personnages. Nous aurons les deux. Au premier de ces chapitres, la question, primordiale, de la distance. Filmer au plus près et en temps réel, comme c'est ici le cas, ne signifie pas pour autant rompre la distance nécessaire à la représentation. Elle est ici mesurée au plus juste, à la bonne place, entre empathie et réserve. Quant aux personnages, ils sont évidemment le nerf et la chair de ce film.

L'un des intérêts majeurs du film consiste à montrer à quel point cette famille est mise à l'épreuve

Comptons le père, Yehuda Beinin, très en avant, véritable boule de nerfs, on le serait à moins. Sa femme, Chaya, en second rideau, plus effacée, non moins rongée d'angoisse. Le fils cadet de Liat et Aviv, jeune homme perdu, sans parents du jour au lendemain, saisi par la colère, parti avec ses grands-parents à Washington. Son frère et sa sœur, qui n'ont pas fait le voyage. La sœur de Liat, restée aux Etats-Unis, ainsi que le frère de Yehuda, qui y est vite retourné après un court séjour en Israël, le temps de comprendre que son kibboutz était implanté sur le site d'un village palestinien.

Il y aura enfin Liat – car de suspense il ne saurait ici être sérieusement question – in fine libérée au cours d'un accord de cessez-le-feu temporaire au bout de cinquante-quatre jours de captivité. Femme d'une dignité à peine croyable, inchangée dans ses valeurs humanistes et sa défense de la cause palestinienne, portant haut le deuil de son mari assassiné.

L'un des intérêts majeurs du film consiste à montrer à quel point cette famille est mise à l'épreuve, tant psychologiquement qu'idéologiquement, par une situation aussi paroxystique. Yehuda – plus que tout autre – explose à l'écran. Sa douleur, sa colère, sa combativité, font de ce natif râblé du New Jersey, devenu binational, le personnage superlativement juif de cette histoire.

« Drivé » par un spécialiste en négociation, il ne fait rien comme il faudrait. Incrimine à tout bout de champ Nétanyahou et son gouvernement. S'engueule avec des religieux. Parle gauchisme à des représentants du Sénat américain. File une conversation intense avec un représentant palestinien entre deux portes. Défend Israël contre son propre frère, devenu antisioniste radical. C'est *Description d'un combat* (1960) de Franz Kafka qu'on relit à travers lui. L'histoire d'un homme dédoublé, qui ne se décide pas entre l'errance du peuple hébreu dans le désert et son installation à Canaan, rêve d'un troisième monde et se tient au seuil de tous. ■

JACQUES MANDELBAUM

Documentaire américain de Brandon Kramer (1 h 37).

LE FIGARO

Notre critique de *Holding Liat* : une famille israélienne après le séisme du 7 Octobre



Chaya et Yehuda Atzili dans *Holding Liat*, documentaire de Brandon Kramer. *L'Atelier Distribution*

CRITIQUE - Prix du meilleur documentaire à la Berlinale en 2025, le film de Brandon Kramer montre la douleur et les divergences des parents d'une otage du Hamas.

Le documentariste Brandon Kramer vit à Washington. Le 7 octobre 2023, il contacte sa famille élargie en Israël pour prendre des nouvelles. Un de ses parents, Yehuda Atzili, lui apprend que sa fille Liat et son gendre Aviv font partie des 250 otages retenus par le Hamas à Gaza, après l'attaque du kibboutz Nir Oz.

Yehuda et Chaya, sa femme, sont israélo-américains. Yehuda ne porte pas Benyamin Netanyahou dans son cœur *(« On est dirigés par des fous, des deux côtés »),* plus occupé à faire la guerre qu'à faire libérer les otages. Très vite, il se rend à Washington pour plaider en faveur de sa fille Liat, enseignante, spécialiste de la Shoah, quadragénaire radieuse d'après les photos et les vidéos, et mère de trois enfants.

Kramer le filme à partir de ce moment-là. Il le suit dans les couloirs du Congrès. Tal, la sœur de Liat installée à Portland (Oregon), rejoint Yehuda dans la capitale américaine. Elle le sermonne. Il ne faut pas politiser le débat. Il s'agit d'apitoyer les sénateurs, de jouer sur l'émotion. Ce n'est pas le plus difficile. *Holding Liat* est poignant parce qu'il montre la douleur d'une famille. 54 jours d'attente insoutenable, de faux espoirs, avant la délivrance. Mais Brandon Kramer montre aussi le déchirement d'une famille israélienne de gauche dont chaque membre réagit différemment. Netta, le fils cadet de Liat, a réussi à se cacher dans la « safe room » de la maison au moment de l'attaque du commando. Il souffre de ce qui ressemble à un stress post-traumatique.

Le retour à la vie

Joel, le frère de Yehuda, a fait un bref séjour en Israël au début des années 1970, avant de prendre conscience que son kibboutz était érigé sur les ruines d'un village palestinien et de rentrer aux États-Unis. Il évoque la Nakba, la « catastrophe » de 1948, et appelle à *« reconnaître une injustice historique »*. Il n'en partage pas moins l'angoisse de son frère pour sa nièce.

Aviv ne survivra pas. Liat est rendue aux siens, saine et sauve. Le film ne s'arrête pas à sa libération. Brandon Kramer filme le retour à la vie, malgré le deuil d'un mari adoré. Liat n'exprime aucun désir de vengeance. Elle raconte qu'elle a eu la chance d'être bien traitée par la famille palestinienne à qui elle a été livrée par le Hamas. Elle a entendu la souffrance des Gazaouis. Et elle reste favorable à une solution à deux États. *« J'ai vu ce qu'il se passait de l'autre côté,* dit Liat, redevenue guide au Mémorial de Yad Vashem pour la Shoah, à Jérusalem. *Il y a un prix à payer quand on ne reconnaît pas… »* Cette phrase inachevée exprime à elle seule la complexité d'un territoire soumis au *« cercle vicieux de la violence »*.

Par **Etienne Sorin**

l'Humanité

« HOLDING LIAT » DE BRANDON KRAMER : LES VOIX DISSIDENTES DU 7 OCTOBRE

En filmant l'angoisse d'une famille d'otages du Hamas et le refus de certains de ses membres d'être récupérés par le gouvernement Netanyahou, le documentariste états-unien introduit de la complexité et porte un message de paix et de réconciliation.

Des attaques du 7 octobre 2023, on a surtout vu l'émotion provoquée par la violence et la cruauté du Hamas, les tentatives de légitimation de la politique vengeresse du gouvernement de Benyamin Netanyahou. Le cinéaste états-unien Brandon Kramer a profité de ses liens privilégiés avec la famille d'une otage, Liat Beinin Atzili, pour signer un documentaire étonnant et bouleversant.

Holding Liat débute quelques semaines après l'enlèvement de Liat et de son mari Aviv dans le kibboutz de Nir Oz. Leur fils, réfugié dans un bunker, a échappé de peu au kidnapping, les assaillants n'ayant pas réussi à en forcer l'entrée. La famille tente d'obtenir des informations sur leur captivité auprès du gouvernement israélien. Sans succès.

Des voix qu'on n'entend pas

Ayant la double nationalité israélo-américaine, ses proches jouent la carte états-unienne en se rendant à Washington. Mais entre les dissensions intrafamiliales, le traumatisme de l'enlèvement et le refus pour le père de Liat d'être à la fois récupéré par le gouvernement israélien, les faucons états-uniens et d'entériner les bombardements sur Gaza, le parcours est semé d'embûches.



« Holding Liat » montre les lieux de l'attaque et l'angoisse de l'attente. Mais surtout, le film confronte l'intime à la géopolitique, les émotions à un agenda cynique en portant un message de paix et de réconciliation.
© L'atelier distribution

En filmant cette famille, Brandon Kramer met en lumière des voix qu'on n'entend pas, une complexité absente du paysage. On y découvre un oncle américain propalestinien, un fils traumatisé et belliqueux et un couple de parents pas tout à fait sur la même longueur d'onde. *Holding Liat* montre les lieux de l'attaque et l'angoisse de l'attente. Mais surtout, le film confronte l'intime à la géopolitique, les émotions à un agenda cynique, l'authenticité d'une douleur à la récupération opportuniste, en portant un message de paix et de réconciliation.

Holding Liat de Brandon Kramer, États-Unis, 1 h 37, en salles le 1er avril 2026.

Le Point

« Holding Liat » ★★★★

Israël, au bord de la fracture

Le 7 octobre 2023, les barbares du mouvement terroriste Hamas lancent une attaque surprise contre Israel depuis la bande de Gaza. Dans leur sillage de mort à travers villages et kibboutz alentours (ainsi qu'au festival de musique Nova), ils massacrent 1200 victimes (dont 800 civils), en blessent des milliers d'autres, déciment des familles entières... Et kidnappent 251 personnes - hommes, femmes, enfants - pour les retenir en otage à Gaza. Parmi leurs prisonniers : l'épouse et mère de famille Liat Beinin Atzili, raflée sous les yeux de ses enfants tout comme son mari Aviv.

Produit par Darren Aronofsky, ce documentaire sous tension permanente suit le combat du père de Liat, Yehuda Beinin, ex-militant pacifiste, pour obtenir la libération de sa fille. Entre ses déplacements à Washington pour sensibiliser le Congrès américain, ses sorties médiatiques, son attente angoissée d'un appel de Tsahal (l'armée israélienne) pour des nouvelles de Liat, ou encore ses débats orageux au sein de sa propre famille sur la meurtrière guerre de représailles déclenchée par le Premier ministre Netanyahou, le film de Brandon Kramer observe avec finesse et justesse, à travers ce cas particulier, les déchirements de toute la société israélienne. Un récit passionnant, poignant, nuancé, humaniste... bref, indispensable. Et primé au Festival de Berlin 2025.

Philippe Guedj

PREMIERE

Critiques de Holding Liat

PREMIÈRE ★★★★☆

Raconter le 7 octobre 2023 est chose particulièrement périlleuse. D'autant plus quand on choisit de le narrer à hauteur d'homme. Comment réussir à ne tomber ni dans le parti pris, ni dans le misérabilisme ? En choisissant de suivre Yehuda, un membre éloigné de sa famille, et son épouse israélo-américains qui n'ont plus de nouvelles de leur fille Liat et et de leur gendre Aviv disparus de leur kibboutz lors du pogrom, Brandon Kramer y parvient brillamment. Dans son troisième documentaire, il rappelle combien les attaques terroristes ne sont pas qu'une succession de statistiques toutes plus effroyables les unes que les autres mais bien autant de tragédies innommables. A leurs côtés, on vit au rythme des annonces de libérations d'otages, synonyme d'abord d'un immense espoir, puis d'une détresse plus grande encore à la découverte des listes vides du nom des leurs. On prend conscience du temps qui passe, amenuisant un peu plus chaque jour leurs espérances. On comprend combien les membres d'une même famille, aussi unie soit-elle, peuvent être traversés par des sentiments diamétralement opposés. Où chacun tente de survivre à sa façon, les uns en militant sans relâche en ressassant encore et encore les événements au risque d'y laisser leur santé mentale, les autres en veillant autant que possible sur les plus jeunes. Saisissant.

Anne Lenoir

Le Nouvel Obs

« Holding Liat » : un documentaire puissant post 7-Octobre à contre-courant du discours ambiant



Le 7 octobre 2023, Liat Beinin Atzili est enlevée avec son mari dans le kibboutz Nir Oz. Depuis les Etats-Unis où ils vivent, ses parents sont sans nouvelles. Refusant son rôle de victime éplorée, le père, infatigable homme de gauche, dénonce infailliblement la responsabilité de la politique d'extrême droite de Benyamin Netanyahou, ainsi que la manière dont son gouvernement instrumentalise la tragédie pour justifier les exactions. Cette voix puissante, dénoncée y compris par ses proches, il va la porter dans les médias. « *Je veux la capitulation des fanatiques religieux, qu'ils soient juifs ou musulmans.* » Ce portrait à contre-courant idéologique de la pensée dominante, plaidoyer désespéré et indispensable produit par Darren Aronofsky, est un parfait contrepoint au discours ambiant.

Par Xavier Leherpeur

LA TRIBUNE DIMANCHE

L'otage (5⭐/5)

« *Ce n'est pas un doc sur le **7-Octobre**, c'est un film sur l'expérience d'une famille.* » En martelant ces propos avec force, Brandon Kramer, le réalisateur américain de *Holding Liat*, ne diminue en rien la portée de ce documentaire absolument saisissant. Le 7 octobre 2023, Liat Beinin Atzili, une enseignante de nationalité américaine, était enlevée avec son mari Aviv dans le kibboutz de Nir Oz.

Commençait alors pour sa famille, une terrible course contre la montre entre Israël et les États-Unis, afin de tenter d'obtenir sa libération. Un père, une mère, une sœur, un fils : chaque membre de cette famille d'abord sidérée réagit et agit à sa manière. Et c'est en cela que le film nous tend un miroir qu'il faut affronter : que ferions-nous et que penserions-nous dans une telle situation cauchemardesque ? Mêlant sans cesse l'intime à l'universel, passant des conflits individuels à des tensions internationales, *Holding Liat* interroge également et profondément nos propres identités traumatisées.

